

Saint Maur. Le chevalier de Folard, qui connaît les classiques de la littérature antique, s'appuie sur cette traduction de Polybe pour nourrir sa propre réflexion théorique sur l'art de la guerre, sur les tactiques employées et sur l'usage de certaines armes. La réception de l'Antiquité concerne certes l'art de la guerre, mais aussi l'art de la peinture. Jean-Auguste-Dominique Ingres n'aimait pas peindre la guerre, étape pourtant obligée de tout peintre d'histoire. Sa curiosité archéologique pour l'Antiquité l'invite à s'y intéresser. Ses dessins relèvent souvent plutôt de la fantaisie de l'artiste que de l'acribie de l'archéologue amateur. À partir de l'étude de 57 cartons à dessins conservés par le Musée Ingres de Montauban, Adrien Goetz étudie cet aspect mal connu de la production du peintre (« Ingres historien militaire ? Quelques aspects du fonds inédit du musée Ingres de Montauban », p. 247-260). Dans une dernière contribution, Yannis Mourélos revient sur le jeu des alliances entre les puissances et les enjeux du « front d'Orient », théâtre marginal d'une guerre qui se déroule plus à l'Ouest (« Le front d'Orient dans la Grande Guerre. Enjeux et stratégies », p. 261-271). L'auteur aborde les raisons qui ont conduit à l'envoi d'un corps expéditionnaire afin de voler au secours des Serbes lorsque la Bulgarie entre en guerre en octobre 1915. La défaillance des Serbes deux mois plus tard remet en question la présence d'un corps expéditionnaire à Salonique, qui devient alors une question plus politique que militaire entre les nations de la Triple Entente. Parvenu au terme de sa lecture, le lecteur aura le sentiment que l'histoire de la guerre en Grèce est aussi la riche histoire d'un legs culturel qui remonte à l'Antiquité. L'ouvrage, qui a le mérite à la fois de revenir sur un certain nombre de questions fondamentales (par ex. l'éphébie, le financement de la guerre...) et de présenter des dossiers peu ou bien mal connus (par ex. la conquête de la Morée...), est agréable à lire par la diversité, la richesse et surtout la qualité des contributions qui le composent.

Isabelle WARIN

Lukas THOMMEN, *Die Wirtschaft Spartas*. Stuttgart, Steiner Verlag, 2014. 1 vol. 191 p., 2 cartes. Prix : 39 €. ISBN 978-3-515-10675-7.

Ce petit livre vise à réactualiser les connaissances sur Sparte et prend acte du fait qu'elles évoluent actuellement. Il traite les questions suivantes : I. La topographie (territoire, routes, ports) à laquelle renvoient deux cartes en fin du volume, ce qui est un peu sommaire. II. La société spartiate, rapidement examinée dans ses grandes catégories (les groupes sociaux et leur contribution à l'économie, Spartiates, Périèques-Hilotes et esclaves). La partie suivante consacrée à l'armée, puis aux relations entre cités me semble originale, en partie à cause de ses appendices, liés au texte, ce qui les rend facilement utilisables par exemple : 4. Armée 4.1 Organisation de l'armée 4.2 Chefs de mercenaires et mercenaires 4.3 Appendice (p. 51-53) : listes d'opérations de mercenaires fin des V^e et IV^e siècles av. J.-C. 5. Proxénies, liens d'hospitalité et d'amitiés. 5.1 Liste des proxènes (p 56-58, avec un complément p. 151-154). 5.2 Liste des hôtes et relations (p. 58-61). III. Agriculture et élevage. L'auteur recense les divers produits cités comme étant laconiens. Si l'huile d'olive est recensée, il faudrait aussi rappeler le nombre important d'amphores de table trouvées en Sicile et Grande-Grèce (signalées par Paola Pelagatti) ce qui met aussi le vin au nombre des produits agricoles disponibles en quantité exportable. L'élevage est rapidement expédié (p. 66-

68) et la chasse complète la mention de porcs, du fromage et du miel. L'élevage du cheval, pourtant si important dans la société spartiate, tient en sept lignes. Un petit chapitre est spécialement consacré à la production de la pourpre, le golfe de Laconie et Cythère abritant le murex. IV. Productions laconiennes (p. 70-81). Céramique, métal, marbre, puis tissu, vêtements et chaussures sont ainsi traités. V. Les finances. Ce chapitre détaillé compte plusieurs sous-parties ; la première comporte un appendice relevant les cas où les sources signalent des sommes d'argent dans l'histoire de Sparte. Il me semble pour ma part que l'idée de la monnaie de fer correspond à un des moments où l'histoire à Sparte se transmet sous forme de mythe (on renverra à « Iron Money in Sparta: Myth and History » dans A. Powell & St. Hodkinson [eds.], *Sparta beyond the mirage*, Swansea, 2002, p. 171-190 et à « Le mythe spartiate. Essai en historiographie », *Lakonikai Spoudai* IX [1992], p. 93-104). Un autre appendice est consacré aux affaires de corruption (p. 91-94), un troisième au financement de la guerre, un quatrième au butin (p. 103-107). La fin du livre est consacrée à une histoire rapide de la cité, divisée en chapitres traitant les époques archaïque, classique, hellénistique et romaine. L'auteur cherche à prendre le contrepied de l'image d'une Sparte repliée sur elle-même. Il rappelle que Lacédémone avait un territoire, une population, et des ressources variées, que dès l'époque archaïque, on trouve trace de liens commerciaux qui sont sans doute en partie approvisionnés par les Spartiates eux-mêmes. Suite à la mainmise sur la Messénie, de vastes superficies agricoles ont alimenté la richesse de la classe dominante, et l'on a vu se développer une production artistique, qui a ses clients extérieurs. L'auteur considère que les ravages du grand tremblement de terre ont été bien supportés, que le butin de la guerre du Péloponnèse a permis d'entretenir l'armée et des troupes mercenaires. Finalement, seule l'invasion de la Laconie et la perte de la Messénie ont permis de briser sa prépondérance politique. Elle a cependant réussi à se remettre suffisamment pour prétendre résister à la Macédoine. Certes Sparte n'avait qu'une pré-monnaie (les *obeloi*), mais cela n'empêchait ni le commerce, ni l'accumulation monétaire. L'État disposait d'un budget important (géré par les éphores ?). En tous cas, on ne peut pas parler d'un État sans activités économiques. Les divers appendices sont originaux et font de ce petit ouvrage un outil de travail également utile aux chercheurs. Si je ne peux qu'acquiescer à l'idée d'une Sparte plus ouverte sur le monde extérieur qu'on ne le dit habituellement, le repli de la cité, l'amenuisement du nombre de ses citoyens, la disparition de ses sculpteurs, le refus de frapper monnaie et la naissance conjointe du mythe de la monnaie de fer montrent que le V^e siècle a été un siècle d'épreuves. Le développement de l'Empire athénien a signé la fin des routes transméditerranéennes qu'empruntaient auparavant Phocéens, Cnidiens, Samiens et Éginètes. C'était la fin de l'époque glorieuse de Sparte, très vite soulignée par la révolte des hilotes. Le siège de Syracuse et l'alliance avec cette dernière et Tarente ouvrent cependant de nouvelles perspectives. L'intégration des néodamodes – selon moi, les anciens *homoioi* que l'appauvrissement a fait sortir de la caste supérieure – dans l'armée a redonné à Sparte des troupes et la force de vaincre. La victoire de 404 (due aussi et surtout à l'alliance de Lysandre et de Cyrus le Jeune) et la réouverture de routes maritimes auraient cependant demandé une profonde transformation des structures. Le refus de ces transformations conduit à la catastrophe. Cependant je pense, comme l'auteur, que la cité, certes réduite mais encore importante pour un État grec, et non dépourvue de

ressources, bien placée sur la route transméditerranéenne, est capable de se concevoir comme suffisamment forte pour lutter contre le Macédonien, puis au III^e siècle, être encore un État vivant, à qui l'idéologie de la royauté hellénistique rend une nouvelle modernité. Il faudra l'alliance des Romains, des Macédoniens, des Pergaméniens et des Achéens pour venir à bout de ce petit État. Bel exemple de résistance tout de même.

Jacqueline CHRISTIEN

J.G. MANNING (Ed.), *Writing History in Time of War. Michael Rostovtzeff, Elias Bickerman and the "Hellenization of Asia"*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2015. 1 vol. 153 p., 4 fig. n./b. (ORIENS ET OCCIDENS, 24). Prix : 38 € (broché). ISBN 978-3-515-10948-2.

Le volume d'historiographie que nous présentons ici comporte sept chapitres et deux appendices ; il est doté d'une bibliographie (p. 136-145) et d'un index (p. 146-153). Il est issu d'un événement scientifique qui s'est tenu en novembre 2011, lorsque Pierre Briant a donné la quatrième conférence annuelle de la série « Michael I. Rostovtzeff Lecture » à l'Université de Yale. Le volume reflète les échanges qui ont eu lieu durant deux journées et qui touchent à deux « géants » des Sciences de l'Antiquité, Michael Rostovtzeff (1870-1952), qui termina sa carrière à New Haven précisément, et Elias Bickerman (1897-1981), qui avait été l'élève du premier. La trajectoire personnelle et intellectuelle des deux hommes, comme le souligne J.G. Manning, dans son introduction (chapitre 1, p. 7-11), fut durement touchée par la guerre et l'exil, de sorte que leurs travaux portant sur l'Antiquité doivent se lire au miroir d'un présent tourmenté et fécond à la fois. La période hellénistique, en particulier, avec le *new deal* qui la caractérise était particulièrement « bonne à penser » pour ceux que les mutations du début du XX^e siècle, sur le plan politique, économique, social, culturel et religieux, interpellaient. À bien des égards, donc, ce volume est exemplaire d'une démarche qui considère que toute histoire, fût-elle tournée vers Alexandrie ou Jérusalem, vers Athènes ou Tyr, au lendemain des conquêtes d'Alexandre, est foncièrement contemporaine. L'identité juive de Bickerman, les racines russes de Rostovtzeff laissent en effet une profonde empreinte dans la manière dont ils ressaisissent les enjeux du passé, même si l'un comme l'autre sont passés par le moule, combien prestigieux et marquant, de l'*Altertumswissenschaft* allemande. C'est autour du concept d'« hellénisation » que le volume est construit, dans la perspective du dialogue entre Rostovtzeff et Bickerman. Un des points forts du livre est précisément, au chapitre 3, la réédition du *review article* portant sur la synthèse de Rostovtzeff (*Social and Economic History of the Hellenistic World*, 1941), rédigé par Bickerman pour la revue *Renaissance* en 1944-1945, une revue dans laquelle, en 1943, Rostovtzeff avait publié un article sur le thème de l'hellénisation. L'effet de dialogue est donc judicieusement restitué dans le volume, dont la lecture est très enrichissante. La question de l'hellénisation s'avère en tout cas cruciale pour l'œuvre des deux historiens ; elle trouve aussi des échos dans le vécu de ces deux exilés contraints à faire l'expérience d'une acculturation difficile, suite à une guerre. Pierre Briant, qui a récemment revisité, dans sa synthèse sur *Alexandre des Lumières* (2012), la pensée des historiens, philosophes ou moralistes des XVII^e-XVIII^e siècles quant aux boule-